

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1935

N°

THÈSE

678

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jean HUBERT

Ancien Interne des Hôpitaux de Nantes

Né le 1^{er} Mars 1908, à Nantes (Loire-Inférieure)

Le Rôle de la tuberculose dans l'œuvre artiste

Président : M. BEZANÇON, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ

13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 13

1935

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1935

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

PAR

Jean HUBERT

Ancien Interne des Hôpitaux de Nantes

Né le 1^{er} Mars 1908, à Nantes (Loire-Inférieure)

Le Rôle de la tuberculose dans l'œuvre artiste

Président : M. BEZANÇON, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ

13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 13

1935

LE DOYEN..... G. ROUSSY.

I. — PROFESSEURS

	NM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	N.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	LOEPER.
»	CARNOT.
»	CLERC.
»	Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERE.
Clinique chirurgicale	CUNEO.
»	GOSSET.
»	GRÉGOIRE.
»	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
»	COUVELAIRE.
»	JEANNIN.
Clinique gynécologique	PROUST.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Professeurs sans chaire	HOVELACQUE.
»	MULON.
»	OLIVIER.
»	VERNE.
»	MOIGNOT.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

BÉNARD (Henri) Pathologie médicale.
 BERNARD (Etienne).. Pathologie médicale.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 FEY Urologie.
 GALLIARD Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES Patholog. chirurgicale.
 GAYET Physiologie.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngol.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologiç.
 JOANNON Hygiène.
 LABBE (Henri) Chimie biologique.
 LACOMME Obstétrique.

MM.

LANTUEJOUL Obstétrique.
 LAROCHE (Guy) Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathol. expérimentale.
 LEVEUF Patholog. chirurgicale.
 Mlle J. LÉVY Pharmacologie.
 LEVY-VALENSI Neurol. et Psychiatrie.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET Patholog. chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING Anatomie pathologiç.
 PETIT-DUTAILLIS .. Patholog. chirurgicale.
 PIEDELIEVRE Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RICHTET Physiologie.
 SANNIÉ Chimie biologique.
 SENEQUE Patholog. chirurgicale.
 TROISIER Pathol. expérimentale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Patholog. chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

L GLAVE Pathologie chirurgic.
 USQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT Physiologie.

MM.

LEROUX Anatomie pathologiç.
 LEVEU-LEMAIRE Parasitologie.
 ZIMMERN Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.

ABRAMI
 ALAJOUANINE
 AUBERTIN
 BRULÉ
 CHABROL
 CHIRAY
 DONZELOT
 DUVOIR
 HARVIER
 LIAN
 PASTEUR-VALLERY-
 RADOT
 SEZARY

Clinique médicale.

MM.

BASSET
 BROCC
 CADENAT
 HEITZ-BOYER
 MOURE
 QUENU
 SCHWARTZ
 VELTER
 ECALLE
 GUENIOT
 LE LORIER
 LÉVY-SOLAL
 METZGER

Clinique chirurgicale.

Clinique Obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

M.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique
FREY	Stomatologie.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE DE MA MÈRE

A MON PÈRE

*Et à celle dont le dévouement et la
tendresse maternelle adoptive su-
rent gagner toute ma filiale affec-
tion.*

A MA FEMME

A MON FRÈRE

*Qui me guida dans la noble voie
et fut pour moi un sage conseiller.*

A MES SŒURS

MEIS ET AMICIS

A M. LE PROFESSEUR BEZANÇON

Professeur de la Clinique de la Tuberculose
à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Commandeur de la Légion d'Honneur

qui nous a fait le grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

A M. LE DOCTEUR FÉLIX REGNAULT

Président de la Société préhistorique de France

*A qui je dois l'idée et les éléments
de ce travail.*

Témoignage de reconnaissance.

A M. LE PROFESSEUR GUSTAVE OLLIVE

Médecin-Chef honoraire des Hôpitaux de Nantes
Ancien Directeur de l'Ecole de Médecine
Membre Correspondant de l'Académie de Médecine
Chevalier de la Légion d'Honneur

*dont je bénéficiai de l'affectueuse indul-
gence et des conseils éclairés pendant ma
vie d'étudiant.*

Témoignage de profonde reconnaissance.

A MES MAITRES DES HOPITAUX
ET DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE NANTES

Stagiaire :

M. LE PROFESSEUR C. MIRALLIÉ (in memoriam)

M. LE PROFESSEUR H. LERAT

Externe :

M. LE PROFESSEUR G. FAVREUL

M. LE DOCTEUR J. GOURDET (in memoriam)

Interne :

M. LE PROFESSEUR E. COULONJOU (in memoriam)

M. LE PROFESSEUR G. BUREAU

M. LE DOCTEUR L. SOURDILLE (in memoriam)

A MM. LES PROFESSEURS GIROIRE, MOUTIER,
R. BUREAU, Y. BUREAU, PICHAT,
MIRALLIÉ (Fils)

A MES CAMARADES D'INTERNAT



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVANT-PROPOS

La maladie affaiblit la mentalité comme le physique. *Mens sana in corpore sano*. C'est la règle.

Mais, comme toute règle en biologie, elle comporte des exceptions. Ces exceptions, on les a signalées et même exagérées depuis longtemps. On a constaté des faits de géniaux épileptiques. Lombroso en a déduit que génie égale épilepsie.

Plus récemment, on a relevé le rôle de la syphilis dans l'œuvre du génial. Celle-ci se produit dans les prodromes de la paralysie générale et est brusquement interrompue quand la folie éclate.

Il convient de comparer l'influence de la tuberculose sur l'œuvre du génial. Elle aussi, dans certains cas, semble changer la mentalité dans un sens favorable. Sans doute les faits positifs ne sont pas fréquents; mais cela paraît en bien des cas tenir aux lacunes des observations que nous fournissent les biographes, car ils n'ont pas l'attention attirée sur ce point et par suite le négligent.

Cependant, il existe quelques cas démonstratifs. Ce sont ceux-là que nous avons voulu ici réunir.

CHAPITRE PREMIER

Avant de connaître l'influence que la tuberculose exerce sur l'œuvre des géniaux, il est indispensable de connaître les changements qu'elle produit sur la mentalité. On sait qu'elle modifie souvent le caractère, mais elle ne donne pas, comme d'autres maladies, un type invariable.

Les changements de mentalité sont complexes et variables. On le voit en lisant les enquêtes qui ont été faites sur ce sujet auprès de nos plus éminents phthisiologues (1).

Il convient de diviser en deux catégories les maladies qui modifient le caractère.

1° Les unes le transforment totalement, donnent un type psychique invariable, toujours le même pour la même maladie : ainsi la lenteur d'esprit du myxœdémateux, la douceur de l'eunuque, la colère du goître exophtalmique..., ces caractères peu-

(1) Le docteur Cabanès a notamment publié en 1902, dans la *Chronique Médicale*, à l'occasion du roman : « Les Embrasés », de Michel Corday les opinions les plus contradictoires.

vent varier d'intensité, un dysthyroïdien aura des symptômes psychiques moins accentués qu'un athyroïdien, mais ils restent de même nature.

2° En opposition, des maladies fort nombreuses modifient le caractère sans supprimer le fonds naturel. Il y a un terrain psychique sur lequel a évolué le mal et qui entre en ligne de compte pour le résultat final.

De plus, les modifications varient suivant la marche, l'intensité et la forme de la maladie.

C'est le cas dans la tuberculose pulmonaire. La tuberculose enfin réagit suivant le tempérament. Elle donne des généreux, des égoïstes, des rationalistes, des mystiques, des bons et des méchants, des résignés et des révoltés, des doux et des violents, des sociables et des isolés, des délicats et des brutaux, des exubérants et des renfermés, des intelligents et des sots.

Depuis longtemps on a opposé les deux types *amabilis et detestabilis*. Entre ces deux extrêmes, toutes les gradations existent. De nos jours, citons Daremberg, Maurice Letulle et Marius Béraud, qui ont insisté sur la variabilité des changements de caractère des tuberculeux.

Ces changements surviennent chez les hérédo-tuberculeux et les jeunes malades, les tuberculeux

acquis et ceux ayant passé l'adolescence gardent plutôt leur mentalité. (F. Dumarest).

Hyperexcitabilité. — Elle est fréquente et porte sur :

l'activité motrice. — Les tuberculeux vont et viennent, voyagent, font de nombreux projets, se lancent dans de multiples entreprises. D'autres font la noce, ils veulent être et paraître, se mêler à toutes les fêtes, se dépensent avec un entrain hâtif. Ils ont besoin de donner libre cours à leur activité, alors qu'avant ils étaient indolents et paresseux!

Ils ont un désir de changement, de transformation que rien ne justifie, « pour le simple plaisir ». L'œil brillant, l'air affairé, ils se hâtent fiévreusement, pressés de vivre et de se donner à leurs intérêts avec une ardeur souvent mal réglée.

Sexualité. — De tous temps, on a été frappé de l'excitation génésique de certains tuberculeux. J'ai connu un malade atteint de tuberculose torpide, qui, marié depuis cinq ans, pratiquait au moins un rapprochement chaque jour.

C'est un besoin impérieux qui disparaît généralement à la période caverneuse, mais qui parfois persiste jusqu'au dernier jour. Cet érotisme est loin d'être général.

Sensibilité. — Le tuberculeux devient aimable

(*phtisis amabilis*), le beau l'impressionne davantage. il jouit intensément de la nature. Sa sensibilité s'avive, il est plus impressionné par le beau, il jouit mieux du spectacle de la nature et il s'affine au moral comme au physique.

Il trouve à la vie une poésie qu'avant il ne soupçonnait pas. Il est porté sur l'amour psychique aussi bien que sur celui physiologique. Insoucieux de la mort, qu'il imagine lointaine, il veut goûter toutes les joies.

Intelligence. — Les aptitudes intellectuelles sont aiguës et on assiste parfois, avec surprise, à une poussée de l'intelligence; la mémoire, le jugement, la finesse du raisonnement, le sens critique, tous les ressorts de l'esprit se mettent en jeu, d'une manière simultanée ou successive, souvent avec une ampleur incomparable.

Tantôt le sujet est inconscient de sa métamorphose, tantôt il la connaît : « c'est plus fort que moi, répond-il aux observations, j'ai besoin de me dépenser ».

Il échafaude de nombreux projets, il les réalise parfois. Plus encore, il voit mieux et autrement; s'il est artiste, il innove et veut obtenir la gloire.

Et, dans le même temps, on voit les forces physiques décroître et surviennent la pâleur, l'amai-

grissement, l'anémie, qui contrastent avec une vibrante intellectualité.

Il n'est donc pas rare que les tuberculeux aient une exagération de la sensibilité et de l'affectibilité, une précocité et une maturité de l'intelligence et du jugement, une aptitude à comprendre et à sentir, qui en font des êtres fins, délicats, très attachants, extraordinairement doués, auxquels s'ajoute suivant l'antique adage un facies *sympatica* : belle dents, beaux cheveux, longs cils, grâce spéciale. On l'admire et on l'aime pour ses qualités.

La caractéristique la plus fréquemment observée dans la tuberculose pulmonaire est l'optimisme.

Cette optimisme est source d'illusion et d'aveuglement, s'il ignore son diagnostic; il peut persister jusqu'au dernier moment.

Il a une indifférence, une insouciance, une résignation facile, même chez ceux qui sont avertis. L'optimisme a été attribué au manque de souffrance, à l'hyperexcitation. Il faut aussi penser à l'action de la toxine tuberculeuse, car il en est qui sont optimistes alors qu'ils se savent phtisiques, et le restent jusqu'à la mort. °°

L'immense majorité des phtisiques, riches ou pauvres, il est vrai, meurent en pleine connaissance, avec jusqu'aux derniers moments la notion précise, quelquefois terrifiantes, des progrès incessants de la

maladie. Il est rare, quoi qu'on en ait pu dire, qu'au cours de cette période consomptive, le phtysique présente un état cérébral spécial, une sorte d'illusion délirante chronique, qui le fait considérer, comme de jour en jour, en meilleure santé, à mesure que les forces déclinent et que la maladie se précipite.

Cette demi-démence (qui existe en particulier chez les médecins touchés par la tuberculose) est facile à reconnaître, les malades l'affichent pour ainsi dire à tout instant. Elle les amène doucement, sans douleurs, au bord de la tombe, dans un « état euphorique » invraisemblable, pénible pour leur entourage, très réconfortant pour eux-mêmes qui meurent le sourire sur les lèvres en général. Ce phénomène psychopathique se produit très près de l'issue fatale (Letulle).

Le tableau inverse peut s'observer.

A l'opposé du tuberculeux aimable, le tuberculeux détestable est sombre, triste, irritable, voire mélancolique et pessimiste, soit qu'il souffre de points pleurétiques, soit qu'il digère mal, qu'il ait de l'insuffisance hépatique, ou pour toute autre cause mal connue.

D'autres tuberculeux sont, dès le début, ou deviennent par la suite des déprimés. Même lorsque les signes d'auscultation sont minimes et le diagnostic incertain, ces malades sentent leurs forces dé-

croître. Déjà on peut constater la pâleur, l'amai-grissement, l'inappétence, l'anémie, la fatigue. Déjà l'intelligence peut marquer de la lassitude par de l'apathie, une grande suggestibilité, de l'aboulie. Toute tension mentale devient de moins en moins prolongée, enfin impossible.

Quand le tuberculeux, arrivé à la période car-verneuse, devient phtisique, il rentre dans la caté-gorie des épuisés, des asthéniques, même s'il était avant hyperexcité. Il devient asthénique au physi-que et au psychique.

Le poitrinaire apathique, aboulique, est pro-fondément égoïste, comme on observe dans toutes les maladies déprimantes.

L'égoïsme apparaît quand il perd des forces. S'il l'était déjà à la période prodromique, son exu-bérance le cachait. Mais l'égoïsme est d'autant plus accentué que le mal est à une période plus avancée, l'altruisme ne peut exister sans un surcroît de forces à dépenser au dehors..

Egoïste, le phtisique l'est jusqu'aux moëlles et, s'il guérit, il le reste jusqu'à son dernier jour.

Il l'est d'autant plus que la maladie est à une période plus avancée, ou qu'elle a enlevé plus ra-pidement les forces et provoqué une asthénie pro-fonde.

L'altruisme ne peut exister sans un surcroît de forces, à dépenser au dehors.

Pour finir, bornons-nous à mentionner les neuropsychoses, se produisant chez les tuberculeux prédisposés ou peut-être par neurotropisme de certaines sources bacillaires. D'où des méningismes atténués; on observe des asthénies avec poussées d'excitation, des mélancolies, des démences précoces (A. Marie).

CHAPITRE II

Nous commencerons par étudier les mentalités de deux artistes tuberculeux, Watteau et Carries, et d'un littérateur psychologue, Amiel, parce que leurs biographies montrent, d'une façon exacte, le changement que produisit la tuberculose sur leurs œuvres. Puis nous relèverons les cas de plusieurs génies tuberculeux, sur lesquels nous sommes moins abondamment renseignés.

WATTEAU . 3

Watteau représente son époque, comme celle de Louis XIV, Racine. Il a su exprimer le milieu social où il vécut. Mais l'influence du milieu n'explique pas pourquoi il a peint à sa manière à lui, différente de celle des artistes de son temps. Fait singulier, il ne prit cette facture que lorsqu'il fût touché par la phthisie.

Le fait est si patent, que les critiques d'art sont unanimes à le signaler. Albin Michel dit : « Il est certain que toute interprétation de Watteau doit partir de ce fait qu'il était phthisique. Comme Mo-

zart, il a été affiné par la tuberculose ». Camille Mauclair combat l'intrusion des médecins dans la critique d'art, reconnaît qu' « en bonne santé, il n'eût peut-être été qu'un Lancret, ses œuvres ont été influencées directement par sa tuberculose. Là sensualité qu'elle développe s'est tournée chez lui en mysticisme ».

Pour le démontrer il est un écueil ; la vie de Watteau est peu connue, car il fut méprisé, puis oublié après sa mort. On ne peut faire foi des épisodes romantiques qu'on a brodés plus tard sur lui. Nous connaissons néanmoins par Caylus, les principaux épisodes de sa carrière, qui ont un haut intérêt.

Né en 1684 à Valenciennes (Nord), fils d'un maître couvreur qui avait acquit quelque aisance, Watteau vint en 1702 à Paris et y mena une vie de misère. Il copiait sans cesse un tableau célèbre de Saint-Nicolas, moyennant trois livres par semaine et la soupe tous les jours. Il était déjà maigre et souffreteux avec l'apparence d'un candidat à la tuberculose.

Puis il entra dans l'atelier d'Audran où il fit de l'ornementation.

Survint le terrible hiver de 1709-1710; la Seine gela pendant plusieurs semaines et les convois de combustibles n'arrivèrent plus à Paris. Watteau ne

put se chauffer, il y contracta « cette petite toux sèche dont il devait mourir » (Gillet).

Il se rendit par la suite à Valenciennes où il peignit des soldats, d'une façon réaliste, mais sans coloris, la note brune domine, elle est presque monochrome.

En 1712, il entra chez P. Crozat pour lequel il travailla. Il y trouva le milieu mondain qu'il va peindre.

Il est alors connu et estimé de ses confrères. L'Académie des Beaux-Arts l'agréa le 30 juillet 1712. Il exécute alors, disent ses biographes, de petits tableaux d'une audace appliquée et ne travaille guère. Il « musera encore durant cinq ans ».

En 1713, il quitte Crozat et commence à peindre des nudités. Vers cette époque, dans ses peintures et surtout dans ses dessins, si admirés, qu'il exécute d'après un procédé original, il peint avec réalisme, la femme maniérée, élégante de son époque.

Goncourt veut qu'il ait pris comme modèle des femmes phtisiques comme lui. Mais ces tailles affinées par le corsèt rigide, ces types minces, effilés, étaient alors l'idéal. Il n'a fait que suivre le goût de son époque.

En 1714, il va en Italie. En 1716 on le retrouve à Paris et fréquentant avec les comédiens italiens

dont il s'inspire. A partir de ce moment, il change sa facture.

En 1717, il prend soudain la fièvre du travail. C'est, dit Gillet, « le jaillissement du poème immortel, une fièvre de beauté, de génie et d'amour, une hâte, une angoisse, une impatience et une ivresse ».

Il peint en très peu de temps son œuvre capitale, *l'Embarquement pour Cythère*, qui fut son morceau de réception à l'Académie (séance du 28 août). Ce tableau fait date dans l'histoire de la peinture, inaugurant un genre nouveau qu'exploiteront son neveu, Louis-Joseph Watteau (1731-1798) et ses élèves Pater et Lancret.

A quelle époque débuta la phtisie chez Watteau ? Nous ne le savons pas. Caylus reconnaît qu'en « 1719 il avait la poitrine attaquée depuis plusieurs années ». Les frères Goncourt relèvent que tous les portraits de Watteau qui nous sont parvenus rappellent le phtisique : son « masque inquiet, maigre et nerveux, le sourcil arqué et fébrile ; l'œil noir, grand, remuant ; le nez long décharné, la bouche triste, sèche, aiguë de contour, avec, des ailes du nez au coin des lèvres, un grand pli de chair travaillant la face ». D'année en année il maigrissait, « ses longs doigts perdus dans ses amples manchettes, son habit plissé sur sa poitrine osseuse ; vieillard

à trente ans, les yeux enfoncés, la bouche serrée, le visage anguleux, ne gardant que son beau front. »

Caylus représente Watteau au début de sa carrière comme malpropre, négligent, insoucieux, timide, morose, peu sociable. Il fut et resta misanthrope, mélancolique, négligeant sa tenue au point d'être malpropre. Son caractère était inquiet, changeant. Il se brouilla avec son patron, Cl. Gillot, et avec ses élèves, Lancret et Pater. Il est vrai qu'il en eut remords et se réconcilia avec Pater dans les derniers mois de sa vie.

D'après ce que nous apprennent M. de Julienne, son dévoué ami, qui réunit et sauva ses dessins, et Gersaint, son marchand fidèle, Watteau souffrait d'une tristesse fiévreuse, suivie de retours aux grandes espérances et aux grands projets, d'une violente hypocondrie alternant avec de sincères attendrissements, d'un désir de s'épuiser par le surmènage cérébral, d'un dédain des avantages matériels, avec une nervosité, un idéalisme exacerbés par le mal.

On imaginerait, d'après ses œuvres qui exaltent l'amour tel que le pratiquait la haute société, que Watteau fut un voluptueux. Au contraire, ce fut un chaste. Il était « libertin d'esprit, mais sage de mœurs, naturellement sobre et incapable d'aucun excès. La pureté de ses mœurs lui permettait à peine de jouir du libertinage de son esprit, on s'en apercevait rarement dans ses discours. »

Il est instable, il aime à se déplacer. A peine est-il établi dans un logement, qu'il le prenait en déplaisance. En 1720, il va à Londres, pour consulter le D^r Mead ; il s'y ennuie, bien qu'il y trouve un travail bien payé. Son mal empire. « Les brouillards et les fumées du charbon de terre qu'on y respire altèrent en lui une santé que, dans la vérité, un air plus pur ne nous aurait jamais conservée longtemps. »

Il revient à Paris, le 21 août 1720 ; il travaille jusqu'à ses derniers jours et plus encore à des projets. Son dernier tableau est l'enterrement du malade imaginaire, en présence de la Faculté en habits de cérémonie. Il s'éteint le 18 juillet, à l'âge de trente-sept ans.

Watteau fut du nombre de ces rares bacillaires qui conservent jusqu'au bout leur hyperactivité. Et celle-ci s'exprima par des chefs-d'œuvre que l'on admirera toujours.

Concluons : Watteau, dès sa jeunesse, est candidat à la tuberculose du fait de sa vie de misère. Le terrible hiver de 1709-1710 lui donne une bronchite chronique. Il tâtonne longtemps et n'innove qu'en 1713 en dessinant sur un procédé original la femme coquette de son époque. En 1717, il a une phase d'excitation et, après avoir été paresseux, il

prend la fièvre de travail. Il est reconnu qu'à partir de cette date il exécute ses meilleures œuvres.

Son caractère est mélancolique ; hypocondriaque, inquiet, coléreux, instable, aimant à se déplacer. Il travaille jusqu'à ses derniers jours.

CARRIÈS

Jean-Joseph-Marie Carriès, né à Lyon en 1855, mourut à Paris en 1894. Nous n'ignorons rien de sa carrière, car sa biographie très complète a été fort bien écrite par Arsène Alexandre.

Son père, qui était cordonnier, mourut à trente-cinq ans, et sa mère, qui faisait des ménages, à trente-deux ans, tous deux par tuberculose pulmonaire. Ils eurent quatre enfants : Michel, Jean, Agnès et Philippe. Michel et Philippe devinrent forgerons. Sa sœur Agnès, intelligente et artiste comme lui, fut religieuse et mourut à vingt-huit ans, de la même maladie que ses parents. Lui-même, orphelin à l'âge de six ans. A dix-neuf ans, il vint à Paris. Il mena longtemps une vie misérable, en son taudis de la rue de la Huchette, puis dans ses médiocres ateliers, enfin dans la Nièvre, en des maisons délabrées où il avait installé un four de potier. Car, même lorsqu'il gagna de l'argent, il le dépensa sans compter pour atteindre son idéal.

Carriès était un tempérament lymphatique, candidat à la tuberculose, même déjà atteint, car on ressentait une pitié à voir sa pâleur et sa chétivité, et on le jugeait déjà condamné. Sur le portrait que fit de lui Mlle Louise Breslau en 1886-1887, et qui a été exposé au Petit-Palais, il paraît amaigri et pâle.

Son caractère témoignait de son état morbide. Tantôt ses manières étaient âpres et sauvages et sa parole sarcastique, tantôt il devenait un être de grâce et de charme infini avec une conversation primesautière et attachante. Il avait des accès de gaieté et d'enthousiasme, mais lui-même ne se trouvait gai en somme que superficiellement.

Il travaillait dans l'inspiration avec une fièvre mystique, tout absorbé par son œuvre ; il créait avec une facilité extrême, mais il détruisait aussi facilement. Toute sa vie, il brisa l'œuvre achevée, la poterie sortant du four, quand elle ne répondait pas à son ardeur de perfection. Il avait pour règle de ne pas perdre une minute, s'épuisait au travail ; même au repos, la pensée de l'œuvre l'obsédait ; après une longue séance, il pensait se délasser en recherchant la femme, mais il la rejetait bientôt, il la fuyait, repris par l'idée de l'art.

Dès le début, il eut un style à lui, cherchant la perfection dans les détails pour rendre toute l'ex-

pression de la physionomie. Les accessoires, le chapeau, la cravate, le col, les habits soulignaient l'expression.

Il voulut rendre par la couleur les manifestations de la vie, patina d'abord ses plâtres, cherchant des tons inédits et expressifs, en faisant macérer dans des tonneaux des fruits, des jus de plantes, des drogues de toutes espèces, et en enfouissant ses œuvres.

Toujours à la recherche de techniques nouvelles, il s'éprit du modelage à la cire.

Puis il voulut faire des bronzes à cire perdue.

C'est de vingt-cinq à trente-trois ans qu'il réalisa la plupart de ses œuvres. Il commença par représenter des épaves de la société : têtes de miséreux, de déshérités, exprimant les soucis, la désolation, le désespoir.

Il prit encore pour modèles les génies anciens qu'il admirait : Franz Hals, Vélasquez, des personnages historiques : Charles I^{er}, des contemporains, des amis, de simples clients.

Le succès vint vite, il remporta une mention au Salon de 1881.

Il restait pauvre et travaillait mal chauffé, mal vêtu, mal nourri.

Au début de 1888, la vue des pots en grès japonais lui fit encore changer sa production ; il échappa

au bronze et devint potier. Il se jeta à corps perdu dans ce travail et y sacrifia toutes ses économies. Il s'établit d'abord à Saint-Amand, dans la Nièvre, puis non loin, à Montrichard, dans une maison délabrée. Il y exécuta une série de pots en grès émaillé de teinte mate.

Il continua aussi la série des masques qu'il teintait en vieil ivoire crémeux, en brun, en vert sombre ; leur expression se perdait dans la grimace. Puis ce furent des grenouilles au dos arrondi, devenues irréelles par leurs longues oreilles de lapin et leur bec aminci.

En 1891, il aborde la dernière étape de sa vie. Sa personnalité change, ses yeux ont une fixité plus sombre, une expression farouche domine en sa physionomie. Lui-même a conscience de ce changement ; il s'efforce d'accentuer la carrure de ses épaules, change son prénom, signe Jean alors qu'avant il signait Joseph.

Sa maladie, qui paraissait sommeiller, s'est ravivée au feu cuisant du four ; il a des nuits enfiévrées, troublées d'agitations et de cauchemars.

Il s'en inspire dans ses dernières œuvres, cette fameuse porte dont Grasset lui donna le modèle. La châtelaine petite personne à l'air candide y trône au centre ; des têtes de monstres couvrent les piliers

à la façon des totems des Haïdahs de l'Amérique (1).

Jusqu'alors il avait poussé au maximum d'intensité les sentiments qui animaient ses masques ; les laideurs qu'il exprimait correspondaient à ses sentiments. Déjà on accusait son art d'être morbide. Il termina sa vie en réalisant des masques d'horreur, fantastiques, monstrueux : têtes rondes, montrant la bestialité de bouledogues qu'exagère une contraction générale des muscles de la face, avec grimace des muscles de la face. Il accentue cette hideur par des signes morbides : yeux saillants et glaucomateux, blancs et verdâtres de l'aveugle, avec ptose d'une paupière, nez élargi, écrasé, effondré du syphilitique, essais de loupes blanchâtres, oreilles écartées et pointues du dégénéré, et, pour souligner l'irréel, l'artiste donne à quelques-unes de ces figures des mains en forme de crochets de chauves-souris.

Mais il continue à pratiquer un art plus serein avec le martyre de saint Fidèle en 1893, et enfin, par sa dernière œuvre, la religieuse souriante, image de la protection de son enfance, qu'il évoquait, étant lui-même au seuil de la mort.

(1) Cette porte inachevée était représentée, il y a quelques années, au Petit-Palais, avec les figures qui lui étaient destinées. On comprenait ainsi la beauté étrange de cette œuvre. Le conservateur l'a supprimée, ainsi que les figures. L'œuvre de Carriès n'est plus visible au public.

En 1894, il contracte à Montrichard une pleurésie que d'abord le médecin ne reconnut pas et qui était monnaie de sa tuberculose. Il se forma, dit-on, un abcès ? Sans doute une caverne pulmonaire. Le 1^{er} juillet, on le transporta à Paris dans l'espoir que les sommités médicales le sauveraient. Il y mourut quinze jours après, le 15 juillet.

Concluons : L'influence de la tuberculose n'est pas moins évidente dans l'œuvre de Carriès que dans celle de Watteau. Il est, dès son jeune âge, candidat à la tuberculose et le devient du fait d'une vie de misère. Malgré sa mauvaise santé, c'était un travailleur infatigable, par les actes et les pensées. Il changea plusieurs fois sa technique et son but. En 1891, trois ans avant sa mort, en pleine évolution de tuberculose, il change sa personnalité, devient sombre et produit des masques de monstres hideux, terrifiants, exprimant ses cauchemars.

AMIEL

L'œuvre littéraire et philosophique d'Henri-Frédéric Amiel s'exprime par son journal intime.

Né le 27 septembre 1821, Amiel le commença en 1839, à l'âge de dix-huit ans, notant tout au jour le jour ; il le continua ainsi jusqu'à sa mort.

Borner son intelligence à s'observer ou, comme disent les philosophes, s'introspecter constamment pour analyser ses pensées, indique un fatigué, incapable d'action.

En effet, toute sa vie, Amiel fut affaibli, déprimé ; il avait une faible constitution. Le 3 mai 1849, il se plaint de sa faible poitrine. Professeur, il est exténué après une seule leçon : pourtant, il a vingt-huit ans !

Il exprime son état comme suit : « Que cette impression d'appauvrissement, de caducité, d'impuissance est mélancolique. Que la santé est rare chez les gens de lettres ! et cependant, que faire sans elle ?

Les délicats, les maladifs, les égotants, les infirmes, les cacochymes, sont des affaiblis, et les affaiblis, pas plus que les énervés, ne représentent l'homme normal, qui est l'homme sain.

Les mélancoliques, les hypocondriaques, les ascètes, les affligés, les éprouvés, n'engendrent que des produits sans vitalité.

Il est fâcheux que le médecin soit un malade ; il faut être guéri pour bien juger et attaquer le mal. L'artiste, l'écrivain, doivent se sentir en puissance, en verve, en exéburance, pour faire du bon ouvrage ; or, ceci est le contraire de la dépression, de l'abatte-

ment, de l'asthénie, de la débilité, qui résultent de la tristesse. »

La tuberculose se déclare chez lui en 1870 ; elle eut une marche lente. Le 15 avril 1870, il avoue un « coryza, rhume, fatigue du cerveau et des reins » et se plaint d'être enrhumé tous les hivers. Une année plus tard, 23 avril 1871, il s'en plaint : « le cœur, les bronches, les reins, m'ont successivement menacé de cesser leurs services ». Le 15 juillet 1873, il contracte une grosse toux. Le 21 septembre 1874, il prononce le mot « bronchite ». A partir de ce moment, il ne cesse d'avoir des étouffements et de l'« hyperviscosité » de la gorge ; en 1875, à Hyères, où il passe l'hiver après avoir été obligé de suspendre son cours et de demander un congé, — en 1876, il s'en plaint ainsi que de sa toux et de son état de dépression physique. Le 5 janvier 1877, il est à demi étouffé par « les mucosités et les glaires » ; le 2 juillet 1877, il se plaint « que la santé est rare chez les gens de lettres ». Quelques jours plus tard, nous le trouvons aux bains d'Ems, en Prusse, où on l'a envoyé faire « une cure pour la gorge » .

Le 15 juillet 1878, le médecin parle de mort possible par étouffement ; le 4 novembre 1878, il passe une nuit misérable, il est réveillé trois ou quatre fois par sa maudite bronchite. Il a des rémis-

sions apparentes ; le 14 avril 1879 au matin, il s'écrie : « O délices, j'ai dormi et je reviens presque à l'état normal » ; le 29 août, il sent « un mieux-être » ; le 24 septembre, « ses forces reviennent ». Le mieux est de courte durée. Le 25 janvier 1881, il passe des nuits épouvantables à lutter contre « ses étrangleurs », et il a entrevu la mort de près. Le 16 mars 1881, « j'assiste à ma destruction avec fatigue et ennui ». Au point que, le 21 mars, il ne peut pas travailler. Le 31 avril, il croit à un retour de forces. Le lendemain, les étouffements reprennent. Le 22 avril, il écrit : « J'étais mourant à l'aube. » Le 25 avril, il est étonné de survivre. Enfin, le 29 avril, nous lisons : « Je ne puis même porter le poids d'une plume. » Le journal s'arrête à cette date et, le 11 mai 1881, Amiel meurt.

La tuberculose, avons-nous dit, modifie la mentalité en bien des sens. Il en est d'excités, qui se dépensent outre mesure, surtout au point de vue sexuel.

A l'opposé, il est des déprimés. Amiel fut de ces derniers.

Ce fut un timide, renfermé, solitaire, inquiet, mélancolique. Mais il n'était pas antisociable ; il est très affectueux, très sentimental ; il le manifeste à tout instant dans son journal. Citons quelques passages :

« Ma nature est d'être caressant, enfantin, prévenant, compatissant, sympathique... » (4 septembre 1861).

Quand il a vaincu sa timidité, qu'il se laisse aller à sa sympathie naturelle, il est pleinement heureux. Il aime ses amis, il passe avec eux à Pressy de délicieuses après-midis (3 août 1856).

Amiel fut un chaste ; il considéra pendant une grande partie de sa vie la chasteté comme une vertu et il en fut fier. A l'âge de trente-neuf ans, il eut une maîtresse, « Philine ». Cette expérience fut courte et sans lendemain. Il semblerait même qu'elle resta incomplète, d'après quelques obscures allusions du journal intime.

Il fut toute sa vie tourmenté par l'idée de la femme. Il rêva de la femme idéale et du grand amour. Dès quatorze ans, il regrette que ses cousines doivent manger et boire ; il les voudrait immatérielles. Il fut comme beaucoup de timides, qui ont des désirs sexuels, mais que le réflexe d'arrêt désarme. Il faut ajouter chez lui le frein moral et religieux.

Pourtant, il aime la compagnie des femmes ; lui qui à l'ordinaire fuit la société, il eut une dizaine d'amitiés féminines sous une forme plus ou moins amoureuse.

Dans la deuxième partie de sa vie, il se plaint

de sa continence, à maintes reprises. Parfois il la regrette et la maudit.

Un an avant sa mort, il disait : « Je crois que la malédiction de ma vie a été la question du sexe, tout ce qui se rattache à la pudeur, à la volupté. Cette fonction physiologique a été pour moi une misère incessante. Le mariage précoce, ou même le libertinage eût mieux valu que la continence et le célibat ».

Il est regrettable que les personnes chargées de faire la sélection des œuvres d'Amiel aient fait des coupures, précisément aux passages qu'ils jugeaient scabreux, comme le prouvent les lignes pointillées dont ils les remplacent.

L'affaiblissement dû à la maladie, il craint de dépenser ses forces.

Il a la terreur de l'action, il la craint.

Il se détourne de l'ambition, de la haine, qui le pousseraient à l'action.

Il aime à rêver, à sentir, à exercer ainsi à peu de frais sa mentalité.

Il se laisse flotter à tous les vents.

Il abuse de l'introspection qui, à l'inverse de celle des métaphysiciens, analyse, détaille, fouille,

Cette méthode a agi d'autant plus sur lui, qu'il était un sensible, émotif, artiste.

« Tout le temps, il interroge sa conscience, il

se regarde penser. Il « aboutit par cette manie » à la déroute de son esprit. »

Premier défaut, il est personnel à l'extrême. Puis la vivacité, l'intensité de ses images, est telle qu'il en perd sa personnalité, qu'il la change.

Il a des extases comme les mystiques et il en distingue deux degrés : « Au premier, le monde se volatilise et devient un pur songe; au second, notre moi à son tour n'est plus qu'une ombre, le rêve d'un rêve, fantasmagorie brahmanique. »

« Tout, dit-il, me tente et m'attire, me polarise, me métamorphose et m'aliène momentanément de ma personnalité qui, volatilisée, expansive et centri? fuge comme l'éther, tend toujours à se perdre dans l'espace, sans bornes, ou inversement à se condenser dans un point insignifiant de sa propre étendue. » (1856.)

Dans cet état Amiel ressent une impression d'allègement comme si, passant à l'état gazeux, il abandonnait la terre, gravissait le ciel jusqu'à un point qui dominerait le monde, mais où le vertige vous guette. L'élévation spirituelle s'ajoute :

« On se sent exister sous une forme pure, dans le monde le plus éthéré de l'être, la conscience de soi. » (2 janvier 1880.)

« Les relations avec le corps, avec le monde extérieur, avec les autres individus, s'épanouissent. »

(18 février 1881.) « Je reviens de moi même à l'état fludie, vague indéterminé » « Toutes les idées, manies, connaissances, habitudes, s'effacent en moi. » (14 août 1869.) « La pensée nous dépersonnalise et nous fait vivre dans le grand tout. » (18 août 1875, 9 h. 30.) Je ne trouve aucune voix pour ce que j'éprouve... Un recueillement profond se fait en moi, j'entends battre mon cœur et passer ma vie.

Je me sens anonyme, impersonnel, l'œil fixe comme un mort, l'esprit vague et universel comme le néant ou l'absolu ; je suis en suspens, je suis comme n'étant pas.

En ces instant sublimes, l'âme est rentrée en soi, retournée à l'indétermination.

« C'est à l'extase tranquille, l'enthousiasme recueilli, la contemplation émue, l'adoration calme.

« Il lui faut un effort pour se ressaisir, pour l'affirmer et se personnaliser. Comme tous les mystiques, il s' imagine, par l'extase, acquérir une connaissance objective et percevoir l'absolu.

Mais, loin de conquérir l'absolu qui devrait être toujours identique à lui-même, ses idées sont en contradiction constante. Son cerveau est un caléidoscope.

D'ailleurs, nul n'a été plus sévère pour lui-même. Il se rend compte de l'inanité de sa méthode et de la vanité de ses résultats, quand il dit :

« La rêverie tourne sur elle-même comme le rêve. Le soliloque sans but est une perte de temps. »

Amiel n'est donc pas un grand philosophe, mais c'est un artiste. Comme c'était un fatigué, il ne s'astreignait pas au dur travail du style. Quand il écrit son journal intime, il est spontané, intuitif :

« Hors de mon journal ou de ma correspondance, où ma plume court la bride sur le cou, je ne puis écrire. » (3 février 1862.) Il est rare qu'il se relise, aussi ses idées sont-elles souvent décousues.

Mais souvent il a des beautés de style, par des images inattendues, par des métaphores pittoresques, par la force des expressions, par sa sincérité absolue, toutes qualités qui mettent en relief l'originalité de ses pensées et de ses états d'âme.

Concluons : Amiel, dès sa jeunesse, est affaibli, déprimé, mélancolique, sa tuberculose à une marche lente.

En 1870, à 49 ans, il a chaque hiver des rhumes et des bronchites, puis en 1874 des étouffements, il meurt en 1881.

On attribuera à son mal sa timidité inquiète, sa sentimentalité, sa terreur de l'action. Il se borne à rêver, à s'étudier.

Sa pensée, toujours active, s'introspecte constamment. Le résultat est des contradictions constantes ; mais il séduit souvent par des beautés de

style. S'il n'est pas un grand philosophe, c'est un artiste.

Mozart. — J. Leopardi. — Maurice de Guérin.
— *Marie Baskirscheff.*

Il est exceptionnel d'avoir sur les géniaux phisiques des biographies aussi décisives que les précédentes. Le plus souvent leurs auteurs négligent l'état de santé de leurs héros ; car celui-ci passe pour être sans relation avec leurs œuvres.

Très nombreux sont les géniaux artistes qui ont produit en tuberculose et qui sont morts de ce mal.

Parmi eux, nous avons choisi les suivants parce que leur maladie, bien que peu étudiée, a agi manifestement sur le mode de travail ; hyperactivité de Mozart, pessimisme de Léopardi, tristesse de M. de Guérin, égotisme de Marie Baskirtscheff.

Mozart (1756-1791). — Fut paresseux dans son enfance, il avait alors une bonne santé. A part la musique, il n'était pas cultivé. En 1788 se seraient manifestés les premiers symptômes de son mal de poitrine, compliqués d'affection nerveuse, d'accès de mélancolie, de crainte de la mort. A la fin de sa vie il croyait qu'un ennemi l'avait empoisonné. Mais la création musicale ne fut jamais pour lui un tra-

val, c'était une floraison (1). Il avait une facilité extraordinaire et était constamment occupé à son art.

La phtisie n'arrêta pas son activité mentale, bien au contraire. Il eut, la dernière année de sa vie, une activité prodigieuse.

Léopardi. — Est le type du tuberculeux pessimiste. Enfant, il est déjà maladif et chétif.

Sa sensibilité physique est très vive, les sensations visuelles, auditives, de température, le ravissent quand elles sont agréables, le torturent quand elles sont pénibles. De même sa sensibilité morale ; c'est un passionné. « J'ai besoin d'amour, de jeu, d'enthousiasme, de vie, écrit-il à son frère. »

Son imagination est ardente, à huit ans, il compose de petits romans. Analyste, il cherche le vrai et il le hait. Finit tuberculeux, cardiaque, hydropique. Amours malheureuses.

Il devint tuberculeux et de ce fait tourne au pessimisme.

On retrouve dans les vers de Leopardi les étapes de sa vie. Il n'a jamais prétendu peindre autre chose que son propre cœur, et il l'a fait avec une sincérité sans égale, il ne s'est pas composé une figure d'emprunt. De quelque côté qu'on l'examine,

(1) Romain Rolland. Les musiciens d'autrefois, p. 250.

c'est toujours le même homme immobilisé dans une attitude qu'on n'oublie pas.

Les poètes lyriques, qui puisent largement dans leurs inspirations personnelles, et dont l'imagination mobile s'ébranle au choc des mille incidents de la vie, habitent dans leur œuvre et il y a un grand charme à les y chercher. (Bouché-Leclercq.) Depuis sa mort sa gloire n'a fait que grandir. En 1898, les Italiens ont commencé une édition en dix volumes de ses pensées littéraires et philosophiques.

Maurice de Guérin (1810-1829). — A une individualité parente à celle d'Amiel et celui-ci le remarque dans son journal.

Il fut dès l'enfance un candidat à la tuberculose ; il était débile, frêle, d'une santé faible avec une tristesse inquiète ; il vécut solitaire et timide. Les premières manifestations de son mal datent du printemps de 1837.

C'est en puissance de tuberculose qu'il écrivit son journal et sa correspondance. Et il était déjà malade quand il écrivit son *Centaure* et son *Bacchus*.

Comme Amiel, Maurice de Guérin s'introspecta et décrivit ses états d'âme. Mais il n'entreprend pas de philosopher. Il nous émeut parce que ces émotions sont vives, parce qu'il décrit et analyse ses

sentiments et les exprime en un beau style. Il donne l'expression peut-être la plus haute de la tristesse humaine, et ce fut un douloureux pessimiste.

Marie Baskirtscheff (1860-1884). — A aussi écrit son journal. Elle a commencé à douze ans et la continué jusqu'à onze jours avant sa mort, causée par la phtisie chronique.

Elle avait des parents poitrinaires. Elle eut dans son enfance une gouvernante phtisique.

Le mal est devenu manifeste en 1876 et a progressé peu à peu.

Son journal est une confession pleine de franchise ; elle expose ingénument ses qualités et ses défauts. Elle est vaniteuse de sa situation sociale, de son aristocratie, de ses relations, de sa fortune, de son talent. « Je me crois, dit-elle, trop admirable pour me censurer ».

On aime sa sincérité, ses pensées sont peu cohérentes ; elle n'a pu donner toute sa mesure.

CHAPITRE IV

Sous l'influence de quelles causes certains tuberculeux changent-ils de caractère, deviennent-ils aimables ou détestables, se montrant ardents au travail et produisant en cet état morbide leurs meilleurs œuvres ?

Pour les connaître, il faut noter que d'autres états morbides peuvent à l'occasion produire les mêmes effets.

On l'a reconnu notamment pour la syphilis, quand elle donne la paralysie générale. On sait que celle-ci amène une déficience mentale progressive qui aboutit à la folie.

Mais les aliénistes savent que, dans quelques cas, au début de la maladie, l'inverse peut exister. Quelques paralytiques se sentent alors dispos, vigoureux euphoriques, sont ardents au travail et au plaisir, tout comme certains tuberculeux.

L'excitation est à la fois, comme chez ces derniers psychique et physique. Cette forme expansive de la paralysie se traduit psychiquement par le fonc-

tionnement des processus intellectuels et affectifs, avec hypéridéation, hypermnésie. hyperproduction de pensées, de combinaisons, de calculs, d'inventions, de travaux de poésies, d'œuvres de toutes sortes, avec aussi hyperloquacité. Le sujet est plus éloquent, sa mémoire est meilleure. La sensibilité se développe et se marque par la générosité, il y a hypersensibilité, hypéraltruisme. Physiquement, le surfonctionnement se manifeste par un besoin excessif et incessant d'action, d'où un entraînement impulsif à la marche, aux déplacements, aux excès de boissons et aux excès sexuels, à la voracité, à l'irritabilité, etc...

« A ce moment, le sujet peut paraître encore aussi intelligent, sinon plus qu'auparavant, et réaliser une production supérieure, comme quantité et comme brillant, à celle de son ordinaire activité. Certains individus même peuvent inaugurer leur entrée dans la paralysie générale par une métamorphose heureuse et complète de leur personnalité morale (Régis).

« On a vu des savants, des artistes, dans ces conditions de suractivité, pathologiques, inventer des procédés nouveaux, des combinaisons nouvelles. On a vu des hommes d'affaires s'enrichir d'un coup dans des spéculations aussi ingénieuses que téméraires (Ball).

Ces manifestations peuvent être précoces. La syphilis s'accompagne d'irritation des méninges du 15^e au 20^e jour. Dès le chancre, il y a leucocytose du liquide céphalo rachidien et, à l'autopsie, quelques semaines après le chancre, on peut trouver déjà une méningo-encéphalite. On ne sera donc pas étonné que, dès ce moment, on puisse observer un changement de caractère se traduisant par une excitation mentale, une confiance en soi, de l'orgueil, en même temps que des céphalagies, des insomnies.

Quelle est la cause de cette excitation ?

Les anciens aliénistes attribuaient l'excitation mentale dans la P.G. à l'irritation inflammatoire de l'encéphale. Pour Ravaut les méninges sont d'abord atteintes, pour Sicard et Sézary le tréponème attaque d'abord le cerveau.

Aujourd'hui on tend à admettre que l'excitation mentale est due aux toxines qui produisent un trouble fonctionnel avec absence possible de lésions organiques.

A la phase d'excitation mentale succède une phase de dépression et, depuis le succès du traitement par la malariathérapie, il apparait que cette dépression est due elle aussi aux toxines et non, comme on l'avait dit, à l'altération des neurones.

En effet, des P.G., parvenus à une période avancée de leur mal, s'améliorent au point que, em-

ployés de banque, ils récupèrent la faculté de faire des calculs compliqués et que, militaires, ils retrouvent la faculté de commander et de diriger leurs troupes. Cette amélioration survient rapide après le traitement. On ne peut donc plus parler de rééducation. Les neurones, qui semblaient gravement touchés, n'avaient qu'une incapacité fonctionnelle ; ils récupèrent leurs facultés une fois débarrassés d'un excès de toxines.

Si l'on compare l'excitation produite par la tuberculose à celle de la P.G., on révèle les mêmes causes.

Parfois il s'agit d'une lésion organique; un mal de Pott peut irriter la moelle épinière et produire une excitation sexuelle.

Les toxines sont souvent en cause. On ne peut expliquer que, par elles, l'excitation qui persiste jusqu'à leur mort, chez des phtisiques épuisés.

Il faudrait enfin faire intervenir une troisième cause spéciale à cette maladie : un état subfébrile.

Le Dr Amesein (1) d'Amrosa (Suisse) a vu que les excités sexuels étaient subfébriles. (37,5 à 37,9 dans 68 observations.) Au contraire, les tuberculeux apyrétiques ou franchement fébriles, au-dessus de

(1) *Chronique médicale*, 1902, p³ 700.

38, n'ont aucune excitation génésique. Cette explication est aussi valable pour les autres phénomènes de l'hyperexcitation.

Il faut d'ailleurs élargir la question. L'excitation morbide peut être causée par d'autres maladies qui amènent des lésions organiques.

Sans admettre avec Lombroso que le génie est de l'épilepsie, il faut reconnaître qu'il peut s'accompagner de ce mal. Il peut voisiner avec l'hydrocéphalie.

Rabenstein fut atteint dans son enfance d'hydrocéphalie légère. A l'autopsie du physicien Helmholtz, Hanssemann constate l'adhérence des méninges à la voûte crânienne et des ventricules très dilatés, restes d'une hydrocéphalie ancienne. De son vivant Helmholtz était sujet à des légères syncopes qu'il considérait comme épileptoïdes.

On a également cité des cas de traumatisme du crâne survenu dans l'enfance. Vico eut dans sa jeunesse le pariétal droit fracturé. Mabillon, enfant, imbécile, se transforma à la suite d'une blessure à la tête. Grétry, médiocre chanteur, devint un grand maître après qu'une poutre lui eût abimé la tête. A l'âge de sept ans le chimiste Perthelot se fit, en tombant, une blessure au front, qui laissa une dépression osseuse, etc...

Dans le même groupe, il faut ranger les gé-

niaux à la tête difforme à la suite de synostoses, de sutures du crâne : Micktel était plagiocéphale, Walter Scott acrocéphale.

A l'opposé on rapprochera de l'excitation pathologique fonctionnelle celle que beaucoup d'artistes se procurent par des moyens physiques.

Ceux-ci ne peuvent produire qu'en marchant pour faire affluer le sang à la tête. D'autres, comme Bossuet, s'enveloppent la tête de linges chauds, ou, comme Schiller et Grétry, mettent leurs pieds dans la glace, etc...

Certains recourent à des poisons, l'opium, le haschich, l'alcool... excitants dangereux, qui donnent une excitation passagère, puis un engourdissement profond des facultés psychiques.

L'excitation cérébrale morbide peut survenir sous l'influence de plusieurs pathogénies.

Mais il ne faudrait pas croire que l'excitation suffit à elle seule à engendrer le génie. Elle n'agit que comme un coup de fouet et il n'a de valeur que s'il est donné à un cerveau fertile.

CONCLUSIONS

1° La tuberculose pulmonaire réagit sur le caractère de façons différentes, suivant les sujets. Chez certains elle peut amener une hyperexcitation qui porte sur l'activité motrice, sur le sens génésique, sur la sensibilité, enfin sur l'intelligence. La mémoire, le jugement, le raisonnement, le sens critique sont exaltés en même temps que le sens du beau.

2° De grands génies, morts poitrinaires, se sont surpassés durant leur maladie. Trois sont remarquables à cet égard. Watteau qui contracta la tuberculose par une vie de misère, innova en peinture, et créa quand le mal devint patent. Il lui donna une fièvre de travail en même temps qu'un caractère mélancolique, irritable et inquiet. Il ne cessa de travailler jusqu'à sa **mort**.

Carriès mena aussi une vie de misère et mourut de tuberculose. On retrouve chez lui la fièvre de travail, la recherche de procédés nouveaux et d'idées nouvelles. Il en vint à réaliser des masques d'horreur monstres hideux, grimaçants, à aspect **bestial**.

Amiel affaibli, déprimé, mélancolique, du fait de la tuberculose, passa sa vie à s'introspecter. Son journal dépeint son caractère pessimiste et rêveur.

Nombreux furent les géniaux poitrinaires. Nous n'avons malheureusement le plus souvent sur eux que des renseignements insuffisants.

3° Une excitation mentale cause ce changement de caractère. Même fait s'observe au début de la paralysie générale et aussi à la suite de traumatismes du crâne, d'hydrocéphalie légère, de synostose des sutures crâniennes, etc...

L'excitation peut être produite par une lésion organique comme celle due à un mal de Pott, à la pachyméningite syphilitique, etc...

Mais elle est plus souvent due à des toxines comme ce serait le cas dans la P. G. ; et la tuberculose.

Quelle que soit la cause de l'excitation, il faut reconnaître qu'elle n'a d'influence favorable que si elle a affaire à un bon terrain, c'est-à-dire à un cerveau apte à en profiter.

Vu : *Le Doyen,*
G. ROUSSY.

Vu : *Le Président de Thèse,*
BEZANÇON.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

- AMIEL (Henri-Frédéric). — Fragments d'un journal intime, précédés d'une étude par Edmond Scherer (Paris, 1883-1884, 2 volumes.)
- (1) ALEXANDRE Arsène. — Jean Carriès, imagier et potier. Etude d'une œuvre et d'une vie. (Paris, 1895.)
- AUDRAN J. — La syphilis obscure. (Paris, 1910, p. 192.)
- BASHKIRTSCHEFF Marie. — Journal. (2 volumes, Paris, 1887.)
- BÉRAUD Marius. — Essai sur la psychologie du tuberculeux. (Th. doct., Lyon, 1902.)
- BALL A. — Leçons sur les maladies mentales. (1880, p. 760.)
- BELLIÈRE (D^r Robert). — Paralyse générale et génie. (Th. doct., Paris, 1932.)
- BOPP Léon. — Henri-Frédéric Amiel. (Bibliothèque de philosophie contemporaine, Paris, 1926.)
- CABANES (D^r). — Chronique médicale. (Nov. 1902, p. 677.)
- DUMAREST F. — La vie hygiénique du tuberculeux

1933. Dans la collection hygiène et diététique,
par le D^r Schulmann.
- GOSCHLER. — Mozart d'après de nouveaux documents. (Paris, 1866.)
- GUÉRIN (Maurice de). — Journal et lettres et poésies.
Par G.S. Trébutier, précédés d'une notice par
Ste Beuve. (Paris, 1862.)
- HAMOVICI Joseph. — Amiel ou l'introspection morbide en littérature. (Th. doct., Paris, 1928.)
- JACOBY Paul (D^r). — Etude sur la sélection chez l'homme, 2^e édition. (Paris, 1904.)
- LETULLE M. — Essai sur la psychologie du phtisique. (Arch. Médecine, 1900, p. 257.)
- MARIE (D^r A.). — Tuberculose et psychose. (Bull. et Mém. de la Soc. de Médecine de Paris, 1930, n^o L5, p. 45°.)
- MÉDIONI G.-H. — Essai sur le caractère d'Amiel. (Th. Paris, 1927, Arnette, éditeur.)
- RÉGNAULT (D^r Félix). — La psychose du tuberculeux. (Revue de l'hypnotisme, 1902-1903, p. 210.)
- LOMBROSO C. — L'homme de génie, 2^e édition. (Paris, 1896.)
- (2) SIRVEN Paul. — G. Léopardi. (Revue Encyclopédique, 1899, p. 41.)
- RÉGNAULT (D^r P.). — La tuberculose chez Watteau. (Revue Médic. et Chir., 1931, p. 52.)
- RÉGNAULT (D^r Félix). — La tuberculose de Jean Car-

riés. (Revue Moderne de Méd. et de Chir., 1931, p. 81.)

RÉGIS E. — Précis de psychiatrie. Collection Testut. (Paris, 1906, 3^e édition, p. 689.)

RÉGNAULT (Félix). — La maladie de Guy de Maupassant. (Revue Moderne de Médéc. et de Chirur., 22^e année, 1924, Mai. N^o 5, p. 133.)

TERRIER (Jean). — Le génie et le mal de Guy de Maupassant. (Thèse doctorat., Paris, 1927.)

VOIVENEL P. et L. HAGRIFFE. — Sous le signe de la P.G. La folie de Guy de Maupassant. (Paris, 1929.)

